

de Catherick... il ne méritait que la pitié. C'est sa femme que je veux dire ; sa femme, et la personne qui...

— La personne qui fut l'occasion du scandale ?

— Précisément, monsieur. Un gentleman de naissance et d'éducation, qui aurait dû nous donner de meilleurs exemples. Vous le connaissez, monsieur ; et ma pauvre chère Anne le connaissait aussi, trop pour son malheur.

— Sir Percival Glyde ?

— Oui. Sir Percival Glyde...

Mon cœur battait la charge. Je me figurais avoir mis la main sur le fil conducteur. Que je savais peu, à ce moment, par quels détours inextricables j'avais à passer encore avant de sortir du labyrinthe ?

— Est-ce que Percival habitait à cette époque vos environs ? demandai-je.

— Non monsieur ; il nous arriva tout à coup, étranger à la communauté. Son père était mort, peu de temps auparavant, hors d'Angleterre. Je me rappelle que le fils était encore en deuil. Il descendit à la petite auberge sur la rivière (ils l'ont démolie depuis lors), un endroit où les gentlemen venaient volontiers s'installer pour la pêche.

— Son apparition dans le village fut-elle antérieure à la naissance d'Anne Catherick ?

— Oui, monsieur : Anne vint au monde au mois de juin 1827 ; et je crois qu'il arriva, lui, vers la fin d'avril ou le commencement de mai.

— Et parmi vous il n'était connu de personne ? pas plus de mistress Catherick que de vos autres voisins ?

— Nous le crûmes ainsi tout d'abord, monsieur. Mais quand le scandale éclata, personne ne voulut admettre qu'ils ne se connaissent point. Catherick, une nuit, vint dans notre jardin, et vous réveilla en jetant aux carreaux une poignée du sable des allées. Je l'entendis prier mon mari, pour l'amour de Dieu, de descendre lui

parler. Ils restèrent longtemps à causer sous le porche.

Quand mon mari remonta, il était tout tremblant. Assis à côté du lit : — Lizzie ! me fait-il, je vous ai toujours dit que cette femme ne valait rien ; je vous ai toujours dit qu'elle finirait mal ; ... et je crains bien, au fond, que ce ne soit déjà fait. Catherick a trouvé, cachés dans les tiroirs de sa femme, un tas de mouchoirs garnis de dentelles, deux belles bagues, et une montre d'or toute neuve avec sa chaîne, — objets qu'une dame du monde devrait seule posséder, et dont sa femme ne veut pas lui faire connaître la provenance.

— Les aurait-elle volés ? m'écriai-je.

— Non, dit-il ; un vol, ce serait déjà bien mal. Mais c'est encore pire que cela ; elle n'aurait pas eu, par ici, la chance de dérober des objets pareils ; et quand bien même cette chance lui eût été offerte, elle n'était pas femme à en profiter. Ce sont des cadeaux, Lizzie... ses initiales sont gravées à l'intérieur de la montre ; ... et Catherick l'a vue causer secrètement, et se conduire comme ne doit pas le faire une femme mariée, avec ce gentleman en deuil, sir Percival Glyde. N'en dites rien à personne...

— Je crois, dis-je à mon mari, que tous les deux vous avez tort. Il n'est pas naturel que, bien à son aise et respectée comme elle l'est ici, mistress Catherick ait la tête tournée par un étranger de passage, tel que ce sir Percival Glyde.

— Oui ; mais est-il un étranger pour elle ? me répondit-il. Vous oubliez comment la femme de Catherick en est venue à l'épouser. C'est après lui avoir dit non à mainte et mainte fois, quand il la sollicitait, que, d'elle-même, tout à coup, elle a démenti son refus. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Lizzie, qu'on a vu de mauvaises femmes employer à sauver leur réputation, et à couvrir une faute, l'aveuglement d'un honnête homme qui les aime ; et je crains bien que cette mistress Catherick ne soit aussi vicieuse que la pire d'entre elles.

Nous verrons, du reste, continua mon mari, et je crois que ce ne sera pas long. Deux jours après, en effet, nous avions vu... Mistress Clements suspendit un moment son récit. Dès ce moment-là même, je commençai à douter que j'eusse réellement trouvé après tout, le fil conducteur qui devant me guider vers le mystère caché au centre du labyrinthe. Cette chronique vulgaire, malheureusement trop vulgaire, d'un homme perfide et d'une femme fragile, pouvait-elle me fournir la clef d'un secret qui pesait, terreur permanente, sur toute l'existence de sir Percival Glyde ?

— Donc, monsieur, continua mistress Clements, le second jour, Catherick trouva sa femme, et sir Percival qui causaient ensemble, à voix basse, le plus familièrement du monde, tout contre la sacristie de l'église. Je suppose que le voisinage de la sacristie leur avait paru le dernier endroit où on dût s'aviser de les venir épier ; — quoi qu'il en soit, c'est là qu'ils étaient. Sir Percival, surpris en apparence et troublé, se défendit si mal des imputations et des reproches à lui adressés, que le pauvre Catherick (je vous ai dit la vivacité de son caractère) perdit en quelque sorte la tête en face de son infortune ; il se rua sur sir Percival.

Mais il n'était pas (je suis fâchée de le dire) de force à lutter contre l'homme qui lui avait fait tort ; il fut battu de la manière la plus cruelle, avant que les voisins, accourus au bruit, eussent eu le temps de les séparer. Tout ceci se passa aux approches de la soirée et avant la tombée de la nuit.

Quand mon mari se rendit chez Catherick, celui-ci était déjà parti, sans que personne sût pour où. Pas une âme dans le village ne l'a jamais revu depuis.

Catherick ne connaissait que trop bien, cette fois, l'ignoble motif qui avait décidé sa femme à l'épouser ; et il ressentait trop vivement sa disgrâce, — surtout après ce qui lui était arrivé avec sir Percival, — pour réparaître dans les lieux qui en

avaient été témoins. Le pasteur de la paroisse fit mettre dans les journaux un avis par lequel il le pria de revenir, l'assurant qu'il ne perdrait ni sa place, ni l'estime de ses connaissances. Mais Catherick avait trop de fierté, disaient quelques-uns, — trop de chagrin, à ce que je crois, monsieur, — pour affronter les regards de ses voisins, et laisser s'user à la longue le souvenir de sa honte.

Mon mari eut de ses nouvelles au moment où le malheureux quitta l'Angleterre ; il en eut encore, pour la seconde fois lorsque Catherick fut établi en Amérique, où il paraissait prospérer. Pour autant que je sache, il y vit encore ; mais personne de ses anciens compatriotes, — et, moins que tout autre, sa mauvaise femme, — ne doit probablement le revoir jamais.

— Qu'advint-il de sir Percival ? demandai-je. Est-ce qu'il demeura dans le pays ?

— Ah ! mais, non, monsieur ; il y faisait un peu trop chaud pour lui. On l'entendit, le soir même du jour où le scandale avait eu lieu, s'en expliquer très-vivement avec mistress Catherick ; et, le lendemain matin, il nous faussa compagnie.

— Et mistress Catherick, que devint-elle ? A coup sûr, elle ne demeura pas dans le village, parmi les gens qui l'avaient vue se perdre de réputation ?

— Si vraiment, monsieur ; elle était assez endurcie pour mettre hardiment au défi l'opinion de tous ses voisins. Elle déclara publiquement à tous, depuis le pasteur jusqu'au dernier des paroissiens, qu'elle était la victime d'une affreuse méprise, et que toutes les mauvaises langues de l'endroit ne l'en chasseraient pas comme si elle avait quelque chose à se reprocher.

Elle a vécu au Vieux-Welmingham tout le temps que j'y suis restée moi-même ; et après mon départ, quand on se mit à bâtir la ville neuve, quand les gens de l'endroit commencèrent à s'y transporter, elle alla s'y installer, elle aussi, comme